

## Parutions

**Michel ONFRAY. Archéologie du présent. Manifeste pour une esthétique cynique. Éd. Grasset/Adam Biro, Paris, 2003, 128 pages. Illustrations couleurs**

**Christophe COLERA. Individualité et subjectivité chez Nietzsche. Éd. L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, Paris, 2004, 139 pages.**

André-Louis Paré

---

Number 70, Winter 2004–2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10217ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

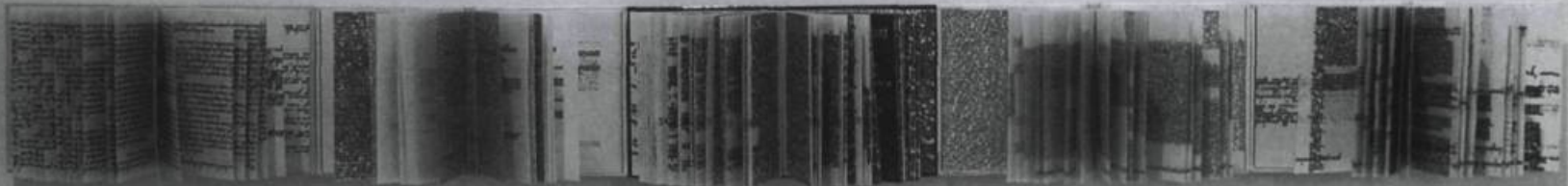
1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Paré, A.-L. (2004). Review of [Parutions / Michel ONFRAY. Archéologie du présent. Manifeste pour une esthétique cynique. Éd. Grasset/Adam Biro, Paris, 2003, 128 pages. Illustrations couleurs / Christophe COLERA. Individualité et subjectivité chez Nietzsche. Éd. L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, Paris, 2004, 139 pages.] *Espace Sculpture*, (70), 47–48.



Louise PAILLÉ,  
*Délire chromatique*, 2004. Détail.  
Photo : Guy Langevin.

dans l'espace réorganisé confirme la présence de la scripteure qui s'est approprié la Littérature et les Autres auteurs qu'elle manipule comme une véritable matière plastique, ramenant de la sorte l'ensemble du projet sur la notion « d'objet séduisant », non seulement à voir, mais à feuilleter, à prendre sensuellement, à manipuler délicatement pour toucher les écritures-images.

L'une des particularités de cette exposition par rapport aux expositions antérieures des œuvres de Paillé est que, prévue dès les premières étapes de la production des livres-livres, la

mise en espace sur les deux paliers du site est beaucoup plus importante<sup>2</sup>. « Toujours, dit l'artiste, pendant le travail de "transcription", j'avais en tête le travail de présentation. J'étais allée voir les salles et j'avais pris le pouls de l'espace ». Il s'agissait en somme de concevoir « une sorte de chorégraphie spatiale au rythme de la "transcription" ». Tant au rez-de-chaussée que sur la mezzanine, l'effet est saisissant et exige du temps, beaucoup de temps pour entrer dans le jeu des croisements formels et sémantiques entre les livres-livres : un temps long, presque aussi long

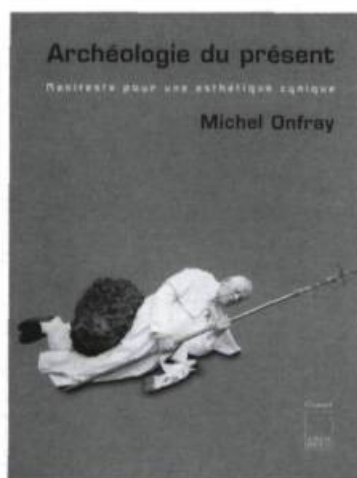
que celui de la réécriture. Certains objets sont fixés au mur comme des bas reliefs ; d'autres sont déposés sur des promontoires vitrés très légers ou des lutrins<sup>3</sup> ; partout, la couleur saute aux yeux, celle des murs comme celle des objets, et reste comme empreinte d'une production artistique patiemment élaborée avec constance à travers des métamorphoses discrètes mais combien consistantes. ←

Louise Paillé, *Délire chromatique*<sup>4</sup>  
Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul  
26 juin-19 septembre 2004

#### NOTES

1. Ce sont les termes employés par l'artiste, que je remercie de m'avoir fourni des renseignements précieux sur sa démarche.
2. La mise en espace est une collaboration entre l'artiste, Louise Désaulniers (muséologue) et Chantal Boulanger (directrice du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul).
3. Les promontoires ont été conçus par Eddy Davaluy.
4. Le lancement du livre (théorique) de Louise Paillé, *Livre-livre*. La démarche de création, Éditions d'art Le Sabord, a eu lieu lors du vernissage de l'exposition le 26 juin 2004.

## PARUTIONS



Michel ONFRAY. *Archéologie du présent. Manifeste pour une esthétique cynique*. Éd. Grasset/Adam Biro, Paris, 2003, 128 pages. Illustrations couleurs.

**A**rchéologie du présent se veut la contribution esthétique du philosophe Michel Onfray au travail qu'il élabore depuis plus de dix ans afin de mettre en place un matérialisme hédoniste contemporain. Parmi les ouvrages consacrés à cette tâche, on trouve une éthique (*La sculpture de soi*, 1991), une politique (*Politique du rebelle*, 1997), une érotique (*Théorie du corps amoureux*, 2000) et, tout récemment, une épistémologique (*Féeries anatomiques*, 2003), tous publiés chez Grasset. Évidemment, il n'a pas fallu attendre cette esthétique pour que l'auteur souligne l'importance de la figure de l'artiste dans l'horizon de sa réflexion philosophique. Toutefois, même s'il lui a consacré ici et là

plusieurs passages, c'est tout de même avec ce livre, qui se veut également un manifeste, qu'il nous offre son plaidoyer le plus vif en faveur d'un certain art contemporain, celui qui s'engage uniquement sur le terrain de la pensée cynique. Qu'est-ce à dire ?

Même si l'époque, disent certains, est propice au cynisme de toute sorte, il n'y a pour Onfray qu'un seul cynisme qui vaille : celui qui s'inspire des Cyniques de la Grèce ancienne, notamment celui de Diogène de Sinope, une sorte de Socrate, au dire de Platon, devenu fou, qui aimait provoquer non pour le plaisir de provoquer mais plutôt pour ridiculiser et se moquer de certaines conventions et valeurs qui avaient cours à son époque. C'est donc à cet esprit intempestif que doit se modeler l'esthétique cynique, la seule selon l'auteur en mesure de promouvoir pour notre temps une « éthique alternative »,

une « morale de résistance » qui pourra combattre le nihilisme ambiant, la pulsion de mort omniprésente, et réactiver un rapport au pouvoir du corps qui ne soit plus de l'ordre de la faute. Anti-platonicienne, *a fortiori* anti-chrétienne, l'esthétique cynique va donc mettre à profit une pensée libertaire capable de s'accorder à l'idéal hédoniste.

Pour l'auteur, le premier artiste dans le domaine des arts visuels à avoir accompli cette transvaluation des valeurs est Marcel Duchamp. Il est « aux beaux-arts ce que Nietzsche est à la philosophie ». Il a en effet le mérite d'avoir accompli dès le début du 20<sup>e</sup> siècle une véritable révolution autant sur le plan du support, qu'au niveau du regard. Par contre, il n'est pas dit qu'à la suite de cette subversion de l'activité artistique confinée jusqu'alors aux beaux-arts, tout ce qui suivra dans le domaine de l'art



contemporain sera une réussite. C'est pourquoi Onfray se permet de critiquer, avec un regard d'amateur, certes subjectif et arbitraire, certains aspects ou mouvements de l'art contemporain qui lui semblent indignes d'un « art postplatonicien ». Parmi eux, bien sûr, les artistes qui recherchent à tout prix la reconnaissance institutionnelle, mais aussi ceux qui répètent aujourd'hui, sans tenir compte du contexte d'origine, certaines avant-gardes qui n'avaient sens qu'à leur époque, notamment certaines performances toujours captivées par la pulsion de mort. Au lieu de cela, il faut réactiver la méthode ironique, combattre la pensée décadente, offrir au sein d'une intersubjectivité constructive la possibilité de développer de nouvelles façons d'exister.

Enfin, tout cela ne sera envisageable que si le domaine très marginal de l'art contemporain peut profiter au plus grand nombre et ce, grâce à une éducation du regard rendue possible par une initiation aux langages visuels multiformes de l'art contemporain. Sans cela, Onfray le sait bien, le continent « art contemporain » n'est peut-être pas de l'ordre d'une nouvelle Atlantide, mais sans doute d'un archipel.

P. S. : Michel Onfray sera à Québec, en mai 2005, à l'occasion de *Manif d'art 3* ayant pour thème le cynisme.

ANDRÉ-LOUIS PARÉ

Christophe COLERA. *Individualité et subjectivité chez Nietzsche*. Éd. L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, Paris, 2004, 139 pages.

On sait que Friedrich Nietzsche, l'un des premiers philosophes modernes à faire de l'art le motif essentiel de la vie, a mis en place une esthétique d'artiste qui ouvre la voie à une forme nouvelle d'individualisme. Un individualisme qu'il ne faut surtout pas confondre avec celui d'un subjectivisme moderne isolé dans son confort tel que le décrit, notamment, Alexis de Tocqueville dans *La démocratie en Amérique*, mais qui a plutôt à voir avec le devenir artiste des individus au sein de leurs possibilités créatrices. C'est donc à l'analyse de cette individualité que se consacre Christophe Colera. Celle-ci nous permet en effet de relire l'œuvre de Nietzsche afin de pouvoir saisir, malgré l'apparence, une cohérence qui débouche sur « une construction originale et problématique de l'individualité humaine ».

Au dire de l'auteur, la pensée nietzschéenne est traversée d'un bout à l'autre par une question : celle portant sur les rapports entre l'individualité et la subjectivité. C'est d'ailleurs à travers cette question que se développeront les préoccupations face au *moi*, à la conscience, et à l'identité, des concepts qui s'inscrivent tout autant dans les motivations personnelles du philosophe — souvent lui-même souffrant — que dans les mobiles esthétiques de la volonté de puissance. Par conséquent, même si ce rapprochement avec le vécu du philosophe est indéniable, il ne doit pas nous égarer. Il permet surtout à Colera de montrer en quoi la réflexion que mènera Nietzsche, de *La naissance de la tragédie* (1872) à *Ecce Homo* (1888), esquisse à l'intérieur de son œuvre une belle mais complexe cohérence. Cohérence à travers laquelle va se déployer — comme on le sait — l'importance que l'auteur va accorder à l'art compris comme le grand stimulant de la vie.

Pour ce faire, Nietzsche devait cependant entreprendre une critique vigoureuse de la notion de sujet telle qu'elle s'est manifestée au cœur du discours philosophique depuis Platon jusqu'à Hegel. « La notion univoque de sujet est une création de philosophe et non d'artistes. » Or, pour lui, cette figure historiquement tardive eu égard à la pensée tragique est le signe d'une décadence, sinon d'un appauvrissement de notre rapport au monde. Elle sera d'ailleurs renforcée par la subjectivité moderne qui, selon lui, souffre d'une insuffisance éthique et s'identifiera plutôt à la « fonctionnarisation » de l'individu. C'est évidemment contre cette situation que Nietzsche va résister. Résistance rendue possible grâce à un refus, bien sûr, mais aussi à une affirmation. L'affirmation se manifestant ici par une véritable transformation de notre relation au corps. Il faut en effet revendiquer une « subjectivité corporelle ». C'est ainsi seulement que l'on pourra vaincre le dualisme métaphysique du corps et de l'esprit. Or, c'est d'abord l'individu artiste qui, selon Nietzsche, est en mesure de dépasser ce dualisme parce qu'il est parmi ceux qui, grâce à l'art, peuvent se réaliser à partir d'une nouvelle sensibilité au monde.

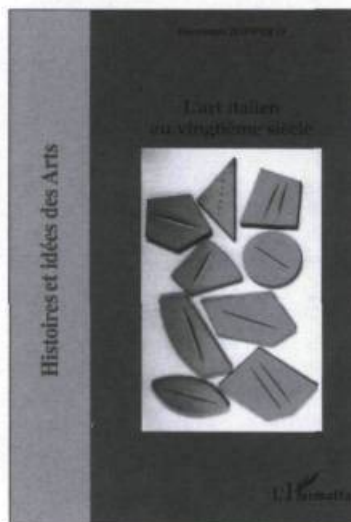
Reste à savoir, pour conclure, si cette nouvelle sensibilité a encore une chance aujourd'hui de procurer à la vie un nouveau souffle, et à l'art un véritable désir d'être au monde.

ANDRÉ-LOUIS PARÉ

## LIVRES REÇUS

Roland LOUVEL. *La sculpture sous haute tension de l'Europe à l'Afrique*. Paris, L'Harmattan, 2004. 240 pages.

L'auteur — lui-même sculpteur — questionne ce que, dans le monde occidental, on nomme encore la « sculpture » et ce, malgré qu'il y ait souvent absence d'outils et de matériaux (qu'on pense aux œuvres de Richard Long, par exemple). Constatant que la création artistique actuelle est devenue un art essentiellement « visuel », il propose de jeter un regard sur la sculpture africaine où l'ouïe et le toucher ont encore un rôle à jouer dans la perception de l'œuvre. « La sculpture en Occident, se demande-t-il, ne devrait-elle pas, une nouvelle fois, suivre son exemple pour sortir de l'impasse où elle s'est mise ? »



Giovanni JOPPOLO. *L'art italien au vingtième siècle*. Paris, L'Harmattan, collection Histoires et Idées des Arts, 2004. 224 pages.

Critique d'art et professeur à l'École nationale supérieure d'art de Nice, l'auteur porte ici une réflexion sur les artistes et les mouvements importants qui ont marqué l'art italien du siècle dernier. Il y aborde notamment l'œuvre de De Chirico, de Gino Severini, de Fausto Melotti et de Lucio Fontana, de même qu'il revient sur les grands courants comme l'art italien sous le fascisme, l'École romaine, les futuristes, l'Arte Povera et la Trans-avant-garde.



*Espaces perçus, territoires imagés en art*. (Sous la direction de Stefania Caliendo), Paris, L'Harmattan, collection Intersémiotique des Arts, 2004. 190 pages.

Huit universitaires proposent différents questionnements sur la notion d'espace en art et ce, tant sur le plan théorique qu'en regard des œuvres : « Aux espaces perçus se conjoignent des espaces vécus, ressentis, projetés, imaginés, et encore des espaces symboliques, culturalisés, historicités [...] ». Parmi les auteurs, Jocelyne Lupien, de l'Université du Québec à Montréal, interroge notamment « la complexité psychique et affective de nos actions et représentations et analyse la spatialité des œuvres d'abord par rapport à leur emplacement, ensuite en raison de leur dimension plastique, leur matérialité, leur chromatisme [...] ».

*Les 20 ans du CIAC*. (Collectif), Montréal, Centre international d'art contemporain de Montréal, 2004. 256 pages.

Publié à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire du Centre international d'art contemporain de Montréal, l'ouvrage — bilingue et en couleurs — regroupe des illustrations des œuvres des artistes qui ont participé aux divers événements et expositions organisés par le CIAC au cours des vingt dernières années. Différents auteurs, dont Colette Tougas, Rose-Marie Arbour et Laurier Lacroix, retracent le parcours du CIAC, portent une réflexion sur le phénomène des biennales d'art contemporain, etc. ←